

Il récolte les fruits de son éthique

Patrick Deegbe a créé un réseau de commerce équitable et biologique entre son pays d'origine et d'adoption, le Ghana et la Suisse

Son premier séjour en Suisse a plongé Patrick Deegbe dans une Helvétie profonde que peu d'autochtones connaissent. Pendant trois mois, en 1991, c'est au son du yodle que l'ingénieur agronome ghanéen a traité des vaches, à 5 heures du matin, dans la campagne zurichoise. «Je pensais que chaque Suisse écoutait du yodle, travaillait dur et soupait, tous les soirs, d'un café complet. Et que, chaque dimanche, le café schnaps était réservé d'office aux hommes et le dessert à leur épouse», se souvient-il en riant de cette expérience si exotique, qui a eu lieu dans le cadre d'un échange entre universités. «La fille du paysan, qui travaillait dans une banque, me faisait le topo chaque soir en anglais de la journée à venir», souligne celui qui ne savait alors pas un mot de français.

A son retour au pays, Patrick Deegbe entame un master sur la protection des plantes à l'université du Ghana et, sur le terrain, dans le village de Tubaman-Weija où il se rend compte du dur labeur des paysans manquant de matériel comme de débouchés commerciaux. A la même période, le jeune homme rencontre Christiane, sac sur l'épaule estampillé d'un «Switzerland», présente au Ghana pour un programme d'échange humanitaire. Il l'approche, lui dit être allé dans son pays, elle ne le croit pas, mais c'est sans compter sur la cassette de yodle qu'il a rapportée de son séjour... Ils vivront leur idylle pendant une année avant qu'elle ne reparte pour la Suisse et qu'il ne la rejoigne en novembre 1995 pour l'épouser.

Du McDo au bio

A Lausanne, Patrick Deegbe apprend le français, surtout avec sa belle-maman valaisanne, et trouve des petits boulots. «Au début, c'était difficile. Je travaillais au MacDonald's, je rentrais fâché tous les soirs», relève l'ingénieur qui trouvera ensuite du travail dans son domaine, une fois ses diplômes reconnus. Parallèlement, celui qui était déjà à Accra président de l'association des étudiants en agronomie est élu – grâce à son âme de leader sûrement – à la Chambre consultative des étrangers de Lausanne. Il y apprendra le fonctionnement de

la politique communale et trouvera encore le temps de se lancer dans un second master en audit de l'environnement (ISO 14001). A l'issue de cette spécialisation, un mandat prévu avec le CIO est annulé. «Une affaire de corruption leur a fait mettre de côté la question de l'environnement», explique-t-il. Au bénéfice du chômage et d'un temps propice à la réflexion, il repense aux paysans de Weija. «Je suis tombé sur un tracteur bon marché, puis une camionnette. En payant peu à peu, j'ai pu envoyer tout ça au village. Mon idée était de créer une ONG. Mais là-bas on m'a conseillé de lancer une entreprise.» WAD, acronyme de Weija Agricultural Development, est né. Presque en même temps que la première de ses deux filles... Sans aucun «business plan», Patrick Deegbe suit les opportunités, les conseils, les besoins. Avec flexibilité, créativité, et persévérance. Son idée d'importer des plantes aromatiques du Ghana, histoire de permettre aux paysans de se diversifier, tombe à l'eau faute d'infrastructure: «On ne pouvait pas conserver le basilic. Il n'y avait pas de frigo à l'aéroport d'Accra», explique-t-il. Un peu par hasard, il ramène de son pays, deux cartons d'ananas «pain de sucre» (du nom de leur forme allongée). A son grand étonnement, le succès est immédiat. «J'en ai vendu un carton à un magasin bio qui m'en a redemandé...» Il renonce à l'idée de commercialiser ses ananas dans les grandes surfaces, suite à un imbroglio cauchemardesque avec l'un des grands distributeurs suisses, et demande alors une place au marché de Lausanne qui lui sera accordée en bas de la rue de Bourg le samedi.

Oiseau migrateur

Aujourd'hui, en plus du marché, Patrick Deegbe fournit une quinzaine de magasins bio en Suisse romande, quelques distributeurs de fruits secs du côté allemandique, et vend directement ses produits dans son épicerie les mercredis et vendredis. Aux ananas se sont ajoutés les mangues, les papayes, les noix de coco, les fruits de la passion, les piments, de différentes régions du Ghana. Son épouse confectionne également confitures et sauces de piment, pendant que lui, suite aux bons conseils d'un agriculteur



L'ingénieur agronome a créé un pont entre la Suisse et le Ghana.

vaudois, élabore des jus à l'aide d'un pressoir artisanal. A Pully, trois employés à temps partiel sont salariés. Au Ghana, une centaine de paysans, tous autonomes et participant aux décisions, ainsi qu'une trentaine de personnes dans une unité de séchage des fruits travaillent pour WAD. Trois fois par année, à son grand bonheur, Patrick Deegbe se rend sur le terrain pour améliorer les techniques de culture et l'unité de transformation. Récemment il a également voyagé en Colombie avec la Chambre de commerce suisse, où il pourrait être amené à collaborer avec d'autres petits paysans, ainsi qu'en Corée du Sud, dans le cadre du Mouvement interna-

tional de l'agriculture biologique (l'Ifoam). Un business qui roule donc, avec l'énergie du cœur...

Aline Andrey ■

www.wadco.ch



Le témoignage radiophonique de Patrick Deegbe sera diffusé sur Radio Django – www.django.fm – en direct de Pole Sud à Lausanne, mardi 27 octobre, entre 18h et 19h (podcasts disponibles par la suite).

communiqué

Carton rouge au géant jaune: pas de paquet à livrer le dimanche

L'Alliance pour le dimanche dénonce le projet de La Poste d'acheminer des livraisons de commerce en ligne le dimanche. Ce projet revient à contourner la loi et ferait le lit d'une libéralisation générale de l'ouverture des commerces le dimanche. Cela va à l'encontre de l'intérêt général et du maintien des activités sociales, religieuses et familiales de la population. Le Conseil fédéral doit intervenir.

L'Alliance pour le dimanche, coordination de toutes les organisations (églises, ONG, syndicats, partis) qui défendent le dimanche comme jour de repos, considère les projets de La Poste de livrer le dimanche des paquets issus du commerce en ligne comme inacceptable. Il n'est pas tolérable qu'une entreprise aux mains de la Confédération ne respecte pas une journée de repos public. Cette tâche ne correspond aucunement à un besoin d'intérêt général, mais vise seulement à gagner des parts de marché et un avantage concurrentiel dans le commerce de détail.

L'Alliance pour le dimanche dénonce un projet qui contourne l'interdiction générale du travail du dimanche dans le commerce de détail. Les lois (loi sur le travail et loi sur le temps de travail) prévoient des dérogations limitées pour des missions de service public (transports publics, courrier, etc.) dont ce type de livraison ne fait aucunement partie. De ce fait, le Conseil fédéral doit immédiatement sonner le glas de cet essai, afin d'éviter que le commerce de détail ne tente à son tour de justifier une totale libéralisation du travail dominical dans les magasins. Des projets injustifiés d'extension sont déjà du reste dans le pipeline à Genève, en Valais et à Berne.

L'Alliance pour le dimanche s'engage de toutes ses forces pour que le dimanche reste un jour commun de congé afin de permettre à tout un chacun de partager des activités sociales, familiales ou religieuses, toutes aussi essentielles les unes que les autres.

L'Alliance pour le dimanche ■

courrier

Restons libres!

J'ai lu la publicité «Rester libre» de l'UDC (en vue des élections fédérales). C'est tout le contraire de la liberté. J'aime être libre. J'ai cru lire Restons libres. Sur 6 pages, le discours dit tout le contraire de la liberté. Il caresse le poil aux «passions tristes» (Spinoza): autoritarisme, obéissance aveugle, haine, égoïsme, compétition, aveuglement, isolement, au nom de quelle sécurité? Plus c'est faux, plus c'est énorme, plus c'est dangereux. Plus ça passe?

Cinq questions. Décider comment voter:
1. Inventaire des *dangers*. Qu'est-ce qui met en danger la Suisse dans le discours de l'UDC?
2. Inventaire des *faits*. Quels faits exacts, inexacts, tronqués?
3. Inventaire des *mensonges politiques*. Combien de mensonges politiques flagrants?
4. Inventaire des *passions manipulées* (haine, soumission, égoïsme, isolement). L'UDC est *solidaire* avec qui?
5. Inventaire des *responsabilités*. Qui est responsable de quoi dans ce qui arrive et de faire quoi exactement?
La liste serait bien plus longue. Répondre à ces 5 questions suffit pour aller voter avec courage, intelligence et conscience.

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Collège international de philosophie, Genève ■

Avis à nos lectrices et lecteurs!

En raison des vacances scolaires, L'Événement syndical ne paraîtra pas la semaine prochaine. Nous vous donnons rendez-vous le mercredi 28 octobre.

La Rédaction ■

Daniel Süri

de
biais

Que du bonheur!



Allez, avouez-le, vous aussi, un jour ou l'autre vous avez cédé à la mode, agaçante, et utilisé l'expression loftstoryenne «C'est que du bonheur!», aujourd'hui raccourcie à un «Que du bonheur!» plus expéditif encore. Réponse toute faite à n'importe quelle situation qui ne soit pas franchement dramatique, «que du bonheur» est devenu le passe-partout censé vous ouvrir toutes les portes d'un paradis désormais rapatrié sur terre et présent à chaque occasion. Un linguiste distingué pourrait toutefois vous faire remarquer la différence entre «que de bonheur!» et «que du bonheur!» Le premier est proche de l'extase, du ravissement complet, de la volupté, le second suggérant la fragmentation, les morceaux de bonheur, ramassés comme des trèfles à quatre feuilles. A la Manip (Mission d'action novatrice de l'industrie privée), on s'en tapait un peu des distinctions linguistiques. Là, le bonheur était devenu obliga-

toire. Dans les hautes sphères de l'entreprise – bien moins poétiquement désignées en allemand par l'étage des chefs –, là où selon la mythologie devait résonner la symphonie des mêmes volumes (d'où l'expression «moi, ça me fout les boules!» quand il n'y en a pas). De symphonie, évidemment, pas de sphères, soyez attentifs quand même! Donc à l'étage où devait résonner la symphonie des sphères, on avait souscrit à la nouvelle équation du management: bonheur = productivité = rentabilité. De longues et fructueuses recherches en neuromanagement – si, si ça existe. Du reste, vous allez bientôt voir débarquer le neurosyndicalisme. Qui n'est ni la syndicalisation des neurones, ni le syndicalisme des neurones, mais bien une nouvelle forme, très cérébrale, de syndicalisme obéissant à des flux chimico-élec-

triques, que la Guerre des étoiles à côté, c'est de la gnognotte – donc le neuromanagement avait établi que si le succès ne générerait pas obligatoirement du bonheur, en revanche le bonheur était le combustible du succès. Donc – car le neuromanagement est très déductif – les chefs doivent cultiver des cerveaux positifs qui stimulent le rendement, puisque le temps passé avec ceux que l'on aime a une corrélation directe avec la productivité au travail. Comme vous le voyez, le neuromanagement a un petit nœud rose (oh, pardon: une petite névrose) qui consiste à ramener l'univers entier à une question de productivité. Nobody's perfect... Quant à la culture des cerveaux positifs, ni «Silence, ça pousse», ni «Côté jardin» et encore moins «Monsieur Jardinier» ne sauront vous expliquer comment ça se passe (quand planter, comment faire les semis, à quel rythme arroser, quel genre d'ensemencement, etc.) Seul le neuromanage-

ment sait. Il sait que, citons, tontaine et tonton: «Nous avons tous une «base de bonheur» au départ. Certains ont une disposition instinctive positive depuis l'enfance, mais nous pouvons tous prendre des mesures pour élever notre niveau de bonheur actuel. Il vous faut recycler votre cerveau pour consacrer ses ressources à balayer le monde avec un focus positif.» Recycler son cerveau pour consacrer ses ressources à balayer le monde avec un focus positif. Franchement, c'est pas beau ça? Jamais, durant toutes les heures passées derrière mon écran pour pondre mes misérables chroniques, je n'aurais pu trouver la moindre miette de la moindre esquisse du moindre mot d'une formule pareille. Qui ouvre de vastes perspectives dans un univers infini. Vous vous imaginez, à la déchetterie, demandant à l'employé «le cerveau à recycler, je le mets où?» 2 minutes 35 de bonheur. Et la photo dédicacée de Sylvie Vartan en prime. Ou dans la

grande surface de votre choix, rayon ménage: «Pardon madame, je cherche un focus positif pour balayer le monde, vous savez où ça se trouve?» Succès garanti. Passez au rayon photo, insistez un peu – c'est quand même de productivité qu'il s'agit! – et on vous offrira le voyage en ambulance: «que du bonheur...» Rageant, non? Si près du but, à deux doigts d'«adopter une habitude positive de recâbler votre cerveau sur des niveaux élevés de bonheur»... Mais est-ce que cette fibre du bonheur comme le disent nos cousins québécois, pour laquelle on recycle, recâble, pour y brancher des ressources et cultiver des cerveaux positifs, ça ne serait pas des fois une fibre optique? Pour y mettre un focus positif au bout et balayer le monde. Propre en ordre, le monde. Positif. Que du bonheur. Et de la productivité.